

Les peintres de la Colombie Britannique et leur environnement

Jacques de Roussan

Numéro 44, automne 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58368ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Roussan, J. (1966). Les peintres de la Colombie Britannique et leur environnement. *Vie des arts*, (44), 76–84.

Peut-on dire qu'il existe une Ecole de peinture en Colombie britannique ? Tout dépend en fait du sens qu'on donne à ce mot. S'il signifie que les peintres assurent une continuité évolutive dans leur art par rapport au milieu, il serait peut-être exagéré de parler d'une Ecole. Par contre, si on s'en tient à une définition où la présence ininterrompue de peintres assure la continuité et la vitalité de leur art, sans tenir compte des influences locales et extérieures, alors on peut affirmer qu'il existe bien une Ecole de peinture sur le littoral du Pacifique canadien : le centre principal étant sans contredit Vancouver et le centre secondaire, mais totalement indépendant du premier, étant Victoria.

C'est probablement le fait géographique, c'est-à-dire la barrière des Rocheuses, qui a permis — en pratique depuis le début de ce siècle — une certaine permanence et une certaine constance dans l'établissement de peintres, bon nombre venant de l'extérieur, au sein de cette nature à la fois riche et sauvage, propre à la méditation, qui caractérise cette région du Canada.

LES PEINTRES DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE ET LEUR ENVIRONNEMENT

par Jacques de Roussan

VANCOUVER

Avant la Première Guerre mondiale, l'isolement était tel sur le plan des relations humaines et économiques que chaque artiste puisait à même le milieu naturel et la tradition indienne son matériel pictural. Il n'est alors aucunement question d'influences extérieures, si ce n'est la technique apprise aux Etats-Unis, à San Francisco dans le cas d'Emily Carr (1871-1945) par exemple, ou apportée d'Angleterre par le phénomène de l'immigration anglophone. Emily Carr, qui vivait à Victoria, est à la base de la création d'un art pictural en Colombie britannique et a laissé derrière elle un souffle qui n'est pas prêt de s'éteindre. De cette génération de pionniers isolés du monde, il ne faut pas oublier de mentionner d'autres artistes paysagistes et portraitistes dont la valeur historique n'est pas à négliger et dont la vision a été uniquement marquée par le milieu comme W. P. Weston, Thomas Frupp, Charles Scott ; ce dernier fut le directeur-fondateur de la *Vancouver School of Art*, créée en 1925.

Quand on parle de la génération d'artistes qui font aujourd'hui la pluie et le beau temps parce qu'ils sont reconnus dans tout le Canada et aussi à l'étranger, principalement aux Etats-Unis, il s'agit de celle qui s'est développée entre les deux guerres et dont les principaux tenants sont Jack Shadbolt, Gordon Smith, B.C. Binning, auxquels s'est joint plus tard John Korner. D'une manière générale, ils ont suivi chacun leur expérience personnelle et ont travaillé — et travaillent encore en isolés, recevant peu de l'extérieur. Cependant, ils ont atteint un niveau plus universel au fur et à mesure qu'ils ont eu des contacts avec un monde qui venait à eux, grâce surtout à l'ouverture de la voie de chemin de fer du Pacifique canadien. Aujourd'hui, ils voyagent beaucoup et exposent souvent dans l'Est du Canada (Toronto, Montréal) et aux Etats-Unis (Seattle, San Francisco, Los Angeles, New York). Ils ont à des degrés divers subi l'influence du Groupe des Sept, dont Frederick Varley et Lawrence Harris, ce dernier vivant actuellement dans une demi-retraite à Vancouver.

La troisième génération est la plus diversifiée et la plus abstraite, elle a surgi après la Seconde Guerre mondiale. Profitant abondamment du développement des moyens de communication, elle a reçu de plein fouet l'influence des idées internationales qu'elle assimile et continue sans avoir recours, dans la plupart des cas, à la tradition locale. Très réceptifs au drame

intérieur, ces peintres travaillent principalement sur des idées ; ils voyagent beaucoup plus que leurs aînés l'ont fait et participent plus pleinement qu'eux aux débats extérieurs grâce à la radio, la télévision, les revues et les magazines d'art. Cette diffusion de masse a ajouté une autre dimension à leurs visions picturales. Des artistes comme Don Jarvis, Peter Aspell, Lionel Thomas, pour ne citer que ceux-ci parmi plusieurs, sont maintenant en pleine possession de leur art et se soucient d'abord de peindre un monde en rapport avec la conception moderne du subconscient. Leurs expositions sont souvent itinérantes : ils ressentent peu l'isolement géographique qui pesait sur leurs aînés et se tournent principalement vers Toronto et New York pour obtenir des succès dans leur domaine.

La nouvelle génération — celle qui actuellement vit avec ardeur ses recherches et ses expériences — est totalement tournée vers l'internationalisme et pense en fonction de New York et de Londres, très accessoirement de l'Est du Canada. Toutes les conceptions de l'art pictural moderne leur sont familières, comme l'*hard-edge*, le *pop art*, l'*op art*. Mais ils ne se jettent pas à corps perdu dans ces aventures, sauf exceptions, et poursuivent beaucoup plus une manière d'aventure intérieure très personnalisée. Beaucoup plus rigoristes que leurs devanciers, ils sont sur la même longueur d'ondes que la conscience artistique universelle. Travaillent ainsi les Brian Fisher, Toni Onley, Claude Breeze, Takao Tanabe, Jack Wise, Huang Bau-Xi (qui signe également Paul C. Wong). Très cosmopolites d'origine, ils ont pris la Colombie britannique comme atelier de travail et non comme source d'inspiration.

Pour soutenir sa vie artistique, Vancouver (900 000 habitants) dispose de quelques instruments qui se sont développés petit à petit et qui lui assurent un lien permanent entre les artistes et le public : à commencer par les deux journaux, le *Vancouver Sun* et le *Vancouver Province*, dont les critiques d'art respectifs David Watmough et Joan Lowndes laissent rarement passer une occasion de signaler à leurs lecteurs toutes les activités des peintres colombiens et les expositions de passage. Ainsi leur importance n'est pas négligeable parce qu'ils participent à la formation artistique du public et assurent une base régionale aux débouchés commerciaux indispensables. À noter cependant que les peintres ne peuvent vivre uniquement de leur art et doivent, soit temporairement, soit en permanence, s'assurer un revenu en étant professeurs, dessinateurs commerciaux, étalagistes, etc.

Deux institutions d'enseignement forment les jeunes désireux d'acquérir une formation artistique. L'une est la faculté des Beaux-Arts de la Colombie britannique qui, sous la direction de Bertram Charles Binning et de son adjoint William S. Hart, dispense depuis dix ans un enseignement académique basé sur l'histoire et la connaissance de l'art. Cette faculté, dont la durée des cours est de quatre ans, reçoit un millier d'élèves qu'elle prépare pour l'enseignement (par le *College of Education*) ainsi que pour les musées, les diverses galeries d'art, la critique, et dispose également d'une galerie universitaire où sont exposés des tableaux d'artistes colombiens ou venant de l'extérieur. Les responsables universitaires ont l'intention de mettre sur pied un cours de deux ans qui sera tout spécialement centré sur l'enseignement proprement dit des techniques de sculpture et de peinture, mais de façon à ne pas faire double emploi avec la Vancouver School of Art qui est une école des beaux-arts.

La Vancouver School of Art dépend de la municipalité de Vancouver et ne reçoit aucun autre appui. Dans son corps professoral, on ne compte pas moins de 24 artistes dont Orville Fisher (arts graphiques), Brian Cavendish (dessin commercial), Stewart Donald (sculpture et sumi-E), Peter Aspell et Don Jarvis (dessin et peinture), Roy Kiyooka (composition et peinture). Son principal est Fred Amess qui, né en Angleterre, vit à Vancouver depuis 1913 et, peintre lui-même, se trouve être un disciple et élève de Varley. Les quelque 330 étudiants peuvent choisir entre la peinture, le dessin, la composition, la gravure, la sculpture, le dessin commercial, la typographie, la poterie. La formation qu'ils reçoivent leur permet — en plus de poursuivre une carrière artistique — d'obtenir des emplois comme graveurs, décorateurs, paysagistes, étalagistes, dessinateurs, etc. À la fin des études, plusieurs d'entre eux quittent la Colombie britannique pour s'installer ailleurs au Canada, en particulier à Toronto où ils ne sont pas trop bien accueillis car ils représentent une concurrence qui n'est pas souhaitée.

Le seul musée public de Vancouver est la *Vancouver Art Gallery*,

fondée en 1931 par un groupe de citoyens et dont l'édifice à l'architecture moderne est la propriété de la municipalité. Son directeur est Richard Simmins et Doris Shadbolt en est le conservateur depuis 14 ans. Son fonds permanent de tableaux consiste principalement dans la collection Newcombe qui ne comprend que des œuvres d'Emily Carr (plus de 200) et dans une collection riche d'œuvres anciennes et contemporaines de peintres canadiens et étrangers. Plus de 100 000 visiteurs viennent annuellement les admirer, ainsi que les expositions à caractère temporaire qui mettent en valeur les peintres colombiens ou des artistes de l'Est du Canada, c'est-à-dire en pratique Toronto, Montréal et la Galerie nationale d'Ottawa. Ajoutons à cela des expositions de photographies comme celles d'Arthur Erickson sur la nouvelle université Simon Fraser de Vancouver dont il est le principal architecte. Cette année, la Vancouver Art Gallery a présenté entre autres une rétrospective De Tonnancour et une exposition intitulée "30 Art Treasures Of The Art Gallery of Toronto". Jusqu'à maintenant, ce musée était orienté dans le sens pancanadien mais, avec l'influence croissante des États-Unis, envisage d'étendre ses activités en direction du sud, surtout depuis que les peintres eux-mêmes commencent à s'imposer à Seattle, San Francisco et Los Angeles. Ce phénomène est provoqué par les Shadbolt, Korner, Smith dont le talent et la maturité ont permis d'ouvrir bien des portes.

Le public qui visite aujourd'hui en bon nombre les expositions de la Vancouver Art Gallery est un public nouvellement attiré par la peinture. Il ne faut pas oublier que la vie en Colombie britannique est toute extérieure, proche de la nature dont la générosité n'incite pas les gens à rester cloîtrés chez eux. La peinture est pour eux très secondaire, selon leur mode de vie. Cependant, une certaine aisance et l'intérêt soulevé par les moyens de communication instantanée incitent un public de plus en plus averti à visiter le musée et les galeries d'art et même à commencer une collection particulière. Et une exposition de printemps comme l'*Annual Exhibition of the B.C. Society of Artists*, présentée régulièrement depuis 56 ans, contribue à créer un climat propice car elle invite aussi bien les jeunes peintres colombiens que leurs aînés à présenter leurs travaux.

Les galeries de peintures — qui ressortent du secteur privé — sont pour la plupart très récentes. La doyenne est l'*Alex Fraser Gallery*, fondée à la veille de la dernière guerre, qui représente notamment le peintre John Korner et qui expose des peintres canadiens, anglais et européens. La plus entreprenante est la *New Design Art Gallery*, sous la direction de Betty Marshall, qui encourage depuis janvier 1956 les artistes colombiens à raison de deux expositions par mois : Maxwell Bates et Herbert Siebner, de Victoria ; Jack Shadbolt, Joseph Plaskett, Don Jarvis, Roy Kiyooka, Toni Onley, Brian Fisher, Claude Breeze, Jack Wise, Michael Morris. En fait, cette galerie appuie les jeunes comme les aînés, sans distinction, et possède en fait sous contrat bon nombre des artistes valables ou prometteurs de la Colombie britannique. Certains d'entre eux se consacrent également à la gravure comme Toni Onley, Bob Steele, Helen Piddington, Richard Turner (également sculpteur), Marianna Schmidt. Malheureusement, la gravure est pratiquée dans des conditions économiques désespérantes et avec un matériel trop rare : peu de presses à graver et encore moins d'ateliers organisés, sauf à la Vancouver School of Art. Et pourtant les résultats obtenus sont plus que valables.

Une galerie comme le *Studio International* (1961) a comme politique d'organiser 12 expositions par an : six consacrées aux artistes colombiens et six aux artistes de l'extérieur, surtout de l'Est des États-Unis. Dirigée par Douglas Christmas et Mary Goldie, elle parraine des artistes comme Gordon Smith (peintre et graveur), Jack Handman (sculpteur et graveur), David Mayrs, Takao Tanabe (peintres). Ceux-ci exposent plus ou moins tous les dix-huit mois, et plusieurs de leurs expositions vont ensuite à Seattle, Toronto ou Montréal.

Parmi les autres galeries, de fondation plus récente encore, il importe de mentionner la *Bau-Xi Gallery* (1965), dirigée par le peintre d'origine chinoise Huang Bau-Xi, qui expose surtout les finissants de la Vancouver School of Art et des peintres américains ; le *Canvass Shack* (1962) qui représente Victor Miles ; la *Mary Frazee Gallery* (1963) qui s'occupe des peintres colombiens libres et qui offre également à la vente des produits de l'artisanat local.

En contraste avec la ville à caractère métropolitain qu'est Vancouver, Victoria — capitale politique de la Colombie britannique — offre un refuge à ceux des artistes qui ne se sentent pas à leur aise au milieu de l'agitation humaine et qui préfèrent le calme reposant et le caractère un peu désuet de cette île de Vancouver où la nature est plus douce et plus sereine. Il n'est pas question ici de différence dans les générations d'artistes : chacun côtoie son confrère dans une harmonie de bon voisinage très rustique. Aussi la vie du peintre est-elle bien différente que sur le littoral. Alors qu'à Vancouver, chacun vit pour soi-même et sur soi-même, il en est autrement dans l'île où les réunions entre artistes sont fréquentes et les discussions sont la règle. Bien moins nombreux qu'à Vancouver, ils n'en forment pas moins une petite colonie dont les membres sont jusqu'à un certain point plus humanistes et moins dogmatiques, ce qui ne les empêche pas d'être également individualistes sur le plan des idées et des techniques. C'est justement pour acquérir ou conserver cette individualité qu'ils se sont établis à Victoria ou aux alentours.

Bref, une atmosphère de travail complètement différente et une attitude plus détendue et plus dégelée devant la vie.

Une ville à caractère bourgeois comme Victoria ne dispense qu'un minimum d'activités artistiques publiques : celles-ci tournent autour de la faculté des Beaux-Arts de l'université de Victoria (cette faculté a été créée en septembre 1965) ; de deux petites galeries de peintures, *Little Gallery* et *Pandora's Box* (récente exposition : Allistair Bell), et de deux journaux locaux dont les critiques Ina Uhthoff (*The Colonist*) et Robin Skelton (*Victoria Times*) soulignent un peu trop timidement la vie artistique de l'île.

C'est l'*Art Gallery of Greater Victoria* qui est le centre véritable des expositions. Fondée en 1945 et dirigée depuis 12 ans par Colin Graham, elle présente des expositions de qualité mettant en vedette les peintres de la Colombie britannique, des autres provinces du Canada et, plus accessoirement, de l'étranger. Elle possède dans son fonds permanent une intéressante collection d'estampes japonaises. Parmi les dernières expositions, signalons celles de Ian Baxter, qui expérimente le pop art ; de Brian Fisher pour qui l'op art est un point de départ dans ses recherches ; de l'extérieur, des expositions sur Bruno Bobak, les peintres de l'Alberta, du sculpteur anglais Henry Moore. Tous les ans, l'*Annual Vancouver Island Jury Exhibition* présente au public un choix intéressant d'œuvres de peintres colombiens fortement influencés par l'environnement.

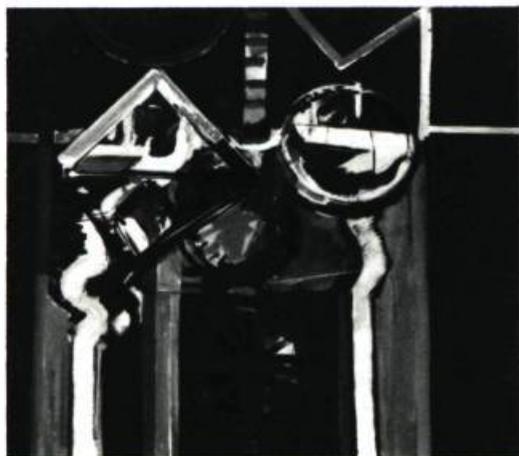
À Victoria, les artistes se réunissent souvent chez Maxwell Bates, sans pour cela subir son influence. Autour de lui, les discussions vont toujours bon train et enrichissent leurs participants : atmosphère de détente pour les Herbert Siebner, Allistair Bell, Flemming Jorgensen, le sculpteur Elza Mayhew.

Même isolés géographiquement, que ce soit à Vancouver ou à Victoria, les peintres colombiens se tournent de plus en plus vers l'extérieur de leur province, influencés en cela par l'ère des communications instantanées. Les centres artistiques sont pour eux Toronto, New York, Londres. Montréal n'est encore aujourd'hui qu'un centre secondaire avec lequel d'ailleurs plusieurs aimeraient avoir des contacts commerciaux et artistiques plus étroits. Mais leurs projets d'avenir sont de plus en plus orientés vers les États américains du Pacifique où ils ont déjà obtenu quelques succès. Nombre des peintres aimeraient que les autres provinces du Canada s'intéressent plus à eux et fassent abstraction de ces Rocheuses qui les isolent. Pourtant ils se sentent différents à cause même de cet obstacle naturel et ne désirent pas foncièrement s'en affranchir afin de pouvoir conserver leur indépendance d'esprit et de travail.



98—Jack L. Shadbolt.
Thème d'hiver, 1961,
huile sur toile.
42" x 50¾" (106,65 x 128,9 cm).
La Galerie nationale du Canada.

99—Gordon Smith.
Sea Signals.



100—Jack Wise.
The Cultures Merge, 1966,
procédés divers.
7¾" x 11¼" (19,65 x 28,5 cm).

Pris entre leur désir d'expansion et leur isolement géographique, les peintres de la Colombie britannique sont à une croisée des chemins : comme ils ne reçoivent ni encouragement ni appui des pouvoirs publics provinciaux, ils doutent parfois de trouver une porte de sortie. C'est une question de vie ou de mort pour l'École de peinture de cette province canadienne.

JACK SHADBOLT, né en Angleterre en 1909, est installé à Vancouver depuis son enfance ; professeur de dessin et de peinture à la Vancouver School of Art, il a eu de nombreuses expositions dans toutes les villes importantes du Canada, des Etats-Unis, en Angleterre. Même s'il travaille isolément, il est considéré comme un chef de file par les artistes colombiens et par plusieurs dans les autres provinces canadiennes. L'environnement est pour lui essentiel à son œuvre, mais il ne s'y laisse pas emprisonner puisqu'il voyage souvent et qu'il accepte et sollicite même l'information instantanée. Ses toiles portent indélébilement la marque du lyrisme que lui inspire la nature colombienne, lyrisme qu'il combine volontiers avec la technique de l'hard-edge pour obtenir des effets d'espace qui apportent une dimension extraordinaire à l'idée traitée. Ses paysages d'autrefois ont fait place à des envolées de couleurs qui suggèrent plus qu'elles ne soulignent l'amour de ce peintre pour l'harmonie de la nature.

JOHN KORNER, né à Prague (Tchécoslovaquie) en 1913, est venu au Canada en 1939 où il s'est installé à Vancouver. Elève à Paris d'Othon Friesz et de Paul Colin, il a reçu dès le début l'influence de l'environnement et de la vie du Pacifique canadien. Professeur retraité de la faculté des Beaux-Arts de la Colombie britannique, il expose régulièrement à Seattle, San Francisco, Portland, Toronto, Montréal. Pas du tout gêné par l'isolement géographique, il voyage volontiers pour se tenir au courant des activités artistiques. Ses toiles aux couleurs vibrantes, d'abord impulsives et automatistes comme celles de Riopelle et auxquelles il n'hésitait pas à incorporer des collages, expriment maintenant une préoccupation beaucoup plus profonde dans l'étude des espaces divisés.

BERTRAM CHARLES BINNING, né à Medicine Hat (Alta.) en 1909, dirige depuis dix ans la faculté des Beaux-Arts de l'université de la Colombie britannique où il enseigne également. Il est l'un de ces peintres qui, entre les deux guerres, a œuvré à l'intérieur même de l'environnement, tout en recevant son éducation artistique à Toronto. Il reconnaît dans son œuvre l'influence de Frederick Varley, du Groupe des Sept, dont il a été l'élève. Ses toiles qui reflétaient une tendance à la stylisation géométrique et même cubiste des scènes et des personnages dans une gamme de couleurs appartenant à la nature colombienne deviennent à partir de l'après-guerre une recherche d'équilibre entre des espaces en opposition et des intensités souvent dramatiques de luminosité.

GORDON SMITH, né en Angleterre en 1919, est venu au Canada en 1934 et vit à Vancouver depuis 1945. Il a étudié la peinture à Winnipeg avec Lemoine Fitzgerald, à la Vancouver School of Art et à la California School of Fine Arts de San Francisco. Il a fait carrière dans l'enseignement : les arts graphiques à la Vancouver Art Gallery, la peinture à la Vancouver School of Art et l'histoire de l'art à l'université de la Colombie britannique. Il expose souvent à l'extérieur de la province, dont à Montréal. Egalement sculpteur et graveur, ces dernières activités sont un dérivatif à son œuvre picturale : une murale en métal (1961) à la Western Ontario University (London), deux murales en céramique à la nouvelle université Simon Fraser (Vancouver). Actuellement, il prépare une autre sculpture en métal pour un projet du Centenaire à Victoria ainsi que des murales récréatives et quatre sculptures musicales pour les enfants, destinées au Pavillon du Canada à l'Expo 67. Les sujets de ses toiles et les couleurs employées sont un reflet direct de l'influence du milieu.

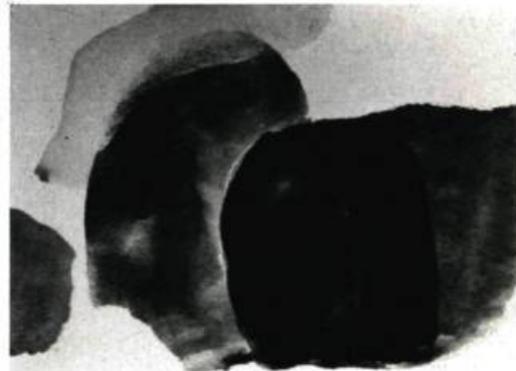
JACK WISE, né dans l'Iowa en 1928, est depuis seulement trois ans à Vancouver, après avoir étudié à la Washington University (St. Louis) et à la Florida State University (Tallahassee). Deux expositions : à Victoria et à Vancouver, et une autre cet automne à Los Angeles. De tous les peintres colombiens, il est le plus préoccupé par les problèmes inhérents à la psychanalyse et à la magie dérivant des divers niveaux de la conscience. Tout en reconnaissant l'influence du milieu, la peinture est pour lui une "objectification" de la pensée où la magie de l'extérieur doit être en équilibre avec la magie de l'intérieur. D'une part, un monde ouvert en fermentation et en expansion ; d'autre part, un monde fermé tout en gestation. Aussi, sur ses toiles, voit-on une symbolique où la magie propre à l'homme est intimement liée et pourtant distincte de la magie de l'environnement.

HUANG BAU-XI est né en Chine, à Canton, il y a 32 ans, et s'est établi en Colombie britannique en 1956. Il a suivi des cours du soir à la Vancouver School of Art, pendant dix-huit mois, mais se considère autodidacte. Au Salon du Printemps 1965, à Montréal, il a obtenu le prix du Jury sous le pseudonyme de Paul C. Wong. L'année d'avant, il a participé à Ottawa à la 6e Biennale de la Peinture canadienne. Fondateur de la Bau-Xi Gallery, il encourage particulièrement les jeunes pour lesquels il monte des expositions. Ses toiles, où se retrouve une forte influence orientale dans les couleurs, mêlent à la fois la vibration des couleurs, la réaction des surfaces les unes envers les autres, la recherche d'un champ de profondeur. Bien que ses couleurs soient franches et peu nombreuses, il obtient un élargissement dimensionnel de la toile.

TONI ONLEY, né dans l'île de Man (entre l'Irlande et la Grande-Bretagne) en 1928, a d'abord habité en Ontario à son arrivée au Canada en 1948 puis a fait un stage d'étude à Mexico sous la direction de Jaime Pinto, en 1957 ; nombreuses expositions de groupe au Canada, Etats-Unis, Mexique et France, ainsi que plusieurs expositions personnelles au Canada et à Seattle (Wash.). Cet artiste a amené de son île natale une mystique toute celle qui se traduit par des recherches de tonalités et de profondeurs, éléments qui se rapprochent mais qui sont physiquement distincts : un peu à la manière japonaise, mais il s'agit d'un hasard et non d'une volonté déterminée. Ses toiles, nimbées de mémoires intérieures, dégagent une impression d'éternité, plus exactement de non-temps, et expriment une idée principale, à savoir que le temps a existé et qu'il existera mais que le tableau est un simple arrêt sur un point quelconque de cette chaîne ininterrompue le long de laquelle nous évoluons inexorablement.

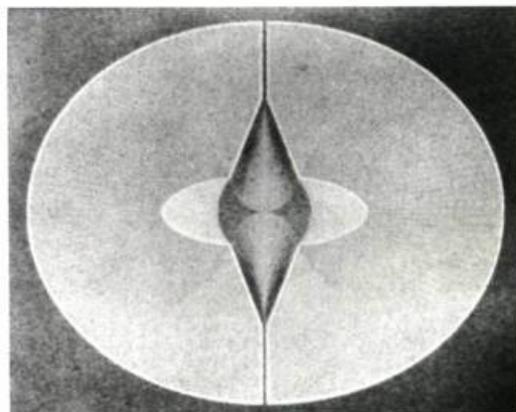
BRIAN FISHER est né en Angleterre, à Londres, en 1939. Etabli au Canada depuis sa tendre enfance, il a étudié les beaux-arts à Regina et à Vancouver ainsi qu'à Rome, en Italie, et a exposé à Vancouver, London (Ont.), Montréal, Seattle, Victoria. Adepte de l'op art, il est sur le plan social un revendicateur en ce sens qu'il souhaiterait que les autorités provinciales prennent en main les relations des artistes avec l'extérieur et particulièrement avec l'Est du Canada. Pas du tout influencé par l'environnement, il rejoint un niveau de conscience artistique universelle mais ne considère pas l'op art comme une fin en soi, plutôt comme un moyen de travail. Il s'efforce d'ajouter aux deux dimensions des effets optiques une troisième et même une quatrième qui soit en dehors même de la conception graphique : volonté de créer une sensation qui ne soit pas d'ordre physique ou optique et recherche d'une libération progressive de la perception visuelle pure et simple.

TAKAO TANABE, né à Prince Rupert en 1926, est d'ascendance japonaise. Il a fait ses études à la Winnipeg School of Art et à la Brooklyn Museum Art School. Habitant Vancouver depuis 1956, après un séjour de deux ans en Europe, il a visité le Japon en 1959-1960 et enseigne actuellement à la Vancouver School of Art ; il a exposé à Vancouver, Montréal et Ottawa. Il pratique la technique de l'hard-edge et travaille une idée et non un sujet quand il peint. Ses formes sont cependant très douces mais ses couleurs souvent contrastantes donnent comme résultat des structures qui s'estompent ou même disparaissent sur le plan de la perception visuelle. Influencé par le Zen depuis son séjour au Japon, il a pris l'habitude de peindre à la brosse, d'un seul jet, afin de donner plus de vérité à la spontanéité.



101—Toni Onley.
Embryonic Landscape, 1965,
aquarelle.
11" x 15" (28 x 38.1 cm)

102—Brian Fisher.
Rendez-vous, 1965.
54" x 68" (137.15 x 172.75 cm).



103—Huang Bau-Xi.
Quiet movement, 1964,
acrylic.
72" x 96" (182.85 x 243.85 cm)

104—Flemming Jorgensen.
Red Landscape II,
polymer.
24" x 36" (61 x 91.45 cm).

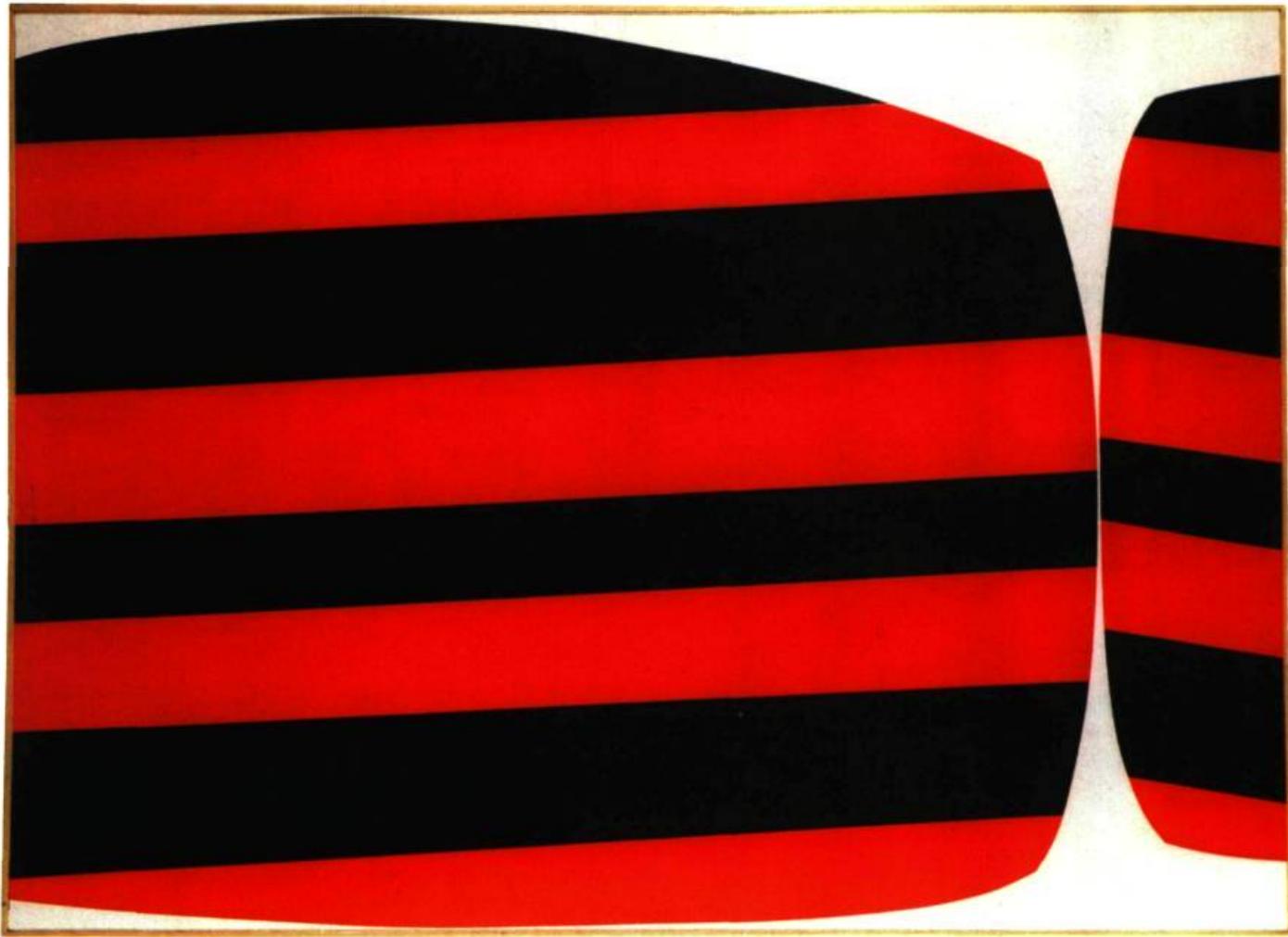
105—Herbert Siebner.
Yesterday, Today and Tomorrow,
huile-caséine-cire.
48" x 72" (121.95 x 182.90 cm).

106—Takao Tanabe.
acrylic
45" x 34" (114.3 x 86.35 cm)

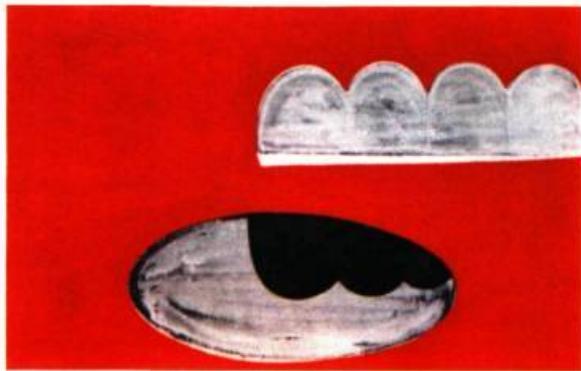
107—John Korner.
Marine Series No 2, 1966,
huile sur toile.
36" x 36" (91.45 x 91.45 cm).

108—Maxwell Bates.

109—B.C. Binning.



103



104



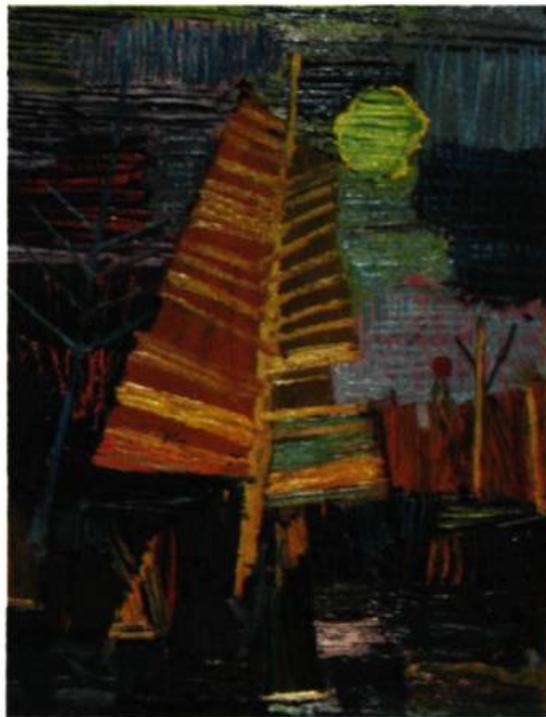
105



106



107



108

109



B. J. Brantley



110—Claude Breeze.
101½" x 66" (257,80 x 167,65 cm).

CLAUDE BREEZE est né à Nelson (C.-B.) en 1939. Après avoir étudié à la Regina School of Art, il est venu à Vancouver en 1959 et a participé à des expositions de groupe à Seattle, Toronto et Vancouver. Travaillant comme artiste graphique, il obtint sa première exposition personnelle l'an dernier à Vancouver. Réaliste et figuratif, il peint des scènes à caractère dramatique qui sont un plaidoyer personnel contre la violence et la guerre. C'est en 1960 qu'il a commencé cette croisade devenue peu après abstraite sur ses toiles. Mais, il y a deux ans, il a combiné l'abstrait et le figuratif pour en arriver à une formule qui lui soit propre. Il peint sur une impulsion et ne tient pas à renoncer à la dramatique de ses scènes. Nettement influencé par Goya, il ne l'est pratiquement pas par le milieu colombien. Tout ce qu'il décrit possède une forte composante organique.

MAXWELL BATES, né à Calgary en 1906, vit à Victoria depuis 1962. Cet ancien architecte a appris les techniques de la peinture par lui-même et a transplanté sur la côte du Pacifique ses visions des Prairies, particulièrement en ce qui concerne les couleurs. Influencé surtout par des peintres français comme Daumier et Degas, il peint l'humanité d'une façon très réaliste, à la manière expressionniste. Très sarcastique et souvent impitoyable, il imprime à son tableau un caractère dynamique qui glisse parfois vers l'abstrait: en quelque sorte une désincarnation de l'être humain aux prises avec sa misère sous-jacente et avec la fausse grandeur de la vie en société. Ce peintre a passé par le cubisme et récemment par l'op art dont il n'a gardé aujourd'hui que certains effets incorporés discrètement à son réalisme. Partisan des communications instantanées, il voit en elles un moyen de rapprocher les artistes — et le monde — les uns des autres et jouit pleinement de toutes les sources d'information qui viennent jusqu'à lui.

FLEMMING JORGENSEN est né au Danemark en 1938. Installé à Victoria, il est tout imprégné du paysage et de la nature où il a pris racine. A l'encontre des autres peintres de sa génération, il ne se plie pas aux idées internationales parce qu'il préfère l'intuition à la froideur des idées reçues, d'où qu'elles viennent. Pour lui, le paysage est une véritable matière première. Dans ses compositions, entrent également les notions d'espace et de temps, mais ce dernier facteur pouvant être purement accidentel. Et ses paysages sont parfois brutaux, dans des couleurs sombres et avec des masses difficilement reconnaissables: alors les forces telluriques influent les uns sur les autres par le jeu des espaces et des signes. Mais un sujet de tableau, c'est pour lui d'abord un œuf primordial où se trouve en devenir toute la densité de la matière ou de l'organique, symbole sujet à des transformations sans nombre.

HERBERT SIEBNER est né à Stettin (alors en Allemagne) en 1925 et a étudié à l'Atelier Richter de cette ville puis à l'Académie de Berlin, sous la direction de Karl Hofer. Arrivé au Canada en 1954, il s'est installé à Victoria et a présenté depuis de nombreuses expositions à Berlin, Vancouver, Victoria, Los Angeles, Seattle, Winnipeg. Egalement professeur à l'université de la Colombie britannique, Siebner a représenté le Canada à des expositions internationales comme à Lugano, en Suisse, et en Yougoslavie. Fortement influencé au début par le totémisme indien, il s'est vite appuyé sur une symbolique de l'homme: le droit à la vie, la honte et le ridicule de la guerre, l'opposition organique de l'homme et de la femme. Il peint l'être humain avec tous ses éléments primitifs et non darts son évolution proprement dite. Certaines de ses toiles font penser à des sculptures qui seraient bidimensionnelles. La nature attire toujours son attention mais en tant que synthèse organique: la naissance, la croissance, la mort. C'est par ses couleurs aux tons parfois atténués, parfois éclatants, qu'il crée une atmosphère et un climat personnels. En somme, des variations très organisées sur l'homme et son espace.